18rb

par Louis-Thomas Gro

REVERIES D'UN BON CHRETIEN,

AUX LECTEURS.

EN GUISE D'ERRATA.

Des fautes d'ortographe
Blâmez le typographe,
Mais ne l'accusez jamais
De mes fautes de français.
S'il arrive qu'un point déloge une virgule,
Que celle-ci se venge en remplaçant le point·
Ne vous affligez point :
Ce serait ridicule.

—o—

A Son Excellence Sir John Young.

Sir, nous ne pratiquons qu'une religion.
Nous aimons Dieu, la Reine, et nous—la nation.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Soyez le bienvenu sur ces plages lointaines !
Les heureux habitants de ces vastes domaines
N'ont qu'une âme et qu'un cœur
Pour dire avec bonheur :
" Contentement parfait, joie entière et sereine
Au féal Envoyé de notre Souveraine."

—o—

Nous ne reconnaissons—pour l'âme et pour le corps—
Dans toute la Puissance
Qu'une seule allégeance
Que l'on avoue à Dieu, sans crainte et sans remords.
Cette allégeance-là réside toute entière
Dans notre dévouement
Pour le gouvernement
De celle qui veut être, avant tout, notre mère.

—o—

Que je voudrais, Seigneur ! par tous la faire aimer,
Chérir, adorer même.
Dans ta bonté suprême,
N'as-tu pas fait, mon Dieu, la femme pour charmer ?
N'es-tu pas tout entier dans son cœur et son âme,
Et parce qu'elle règne, en est-elle moins femme ?
Toutes ses actions n'ont-elles pas pour loi
Le bien de ses sujets qui lui viennent de toi ?

—o—

Quand donc sauront enfin mes frères (1) être sages ?
En remontant bien loin vers la source des âges,
Qu'est-ce que nous voyons ? l'homme déja se plaint
De tout ce qui l'entoure et de son Souverain,
Et tant il a de peine, il se plaint de lui-même.
Mais du moment qu'il a—front ceint du diadême—
Une Reine sans tache, aimée, aimant aussi
Ses sujets, ne doit-il pas dire à Dieu Merci !....
Merci ! parce que tu mets fin à ma tristesse :
Merci ! pour ce que tu me donnes d'allégresse :

(1) Les annexionistes—

Merci! pour ta bonté : Merci ! pour mon bonheur,
Pour tant d'enfants royaux ressemblants à leur mère,
Et pour les petits fils qui tiendront de leur père. (2)
Plus que d'autres, je vois que tu m'aimes, Seigneur !"

—o—

CENTAIN.

SOUVENIR DU JEUNE AGE.

La médiocrité, pas plus que la pauvreté, n'est un vice ; mais à coup sûr, ce n'est pas le bonheur, si, seulement, c'était un commencement de vertu, on s'en consolerait.

—o—

Peinture de mœurs.

C'est ça que c'est pas drôle
D'être un p'tit habitant
Qu'on envoie à l'école
Une main dans un gant
Et l'autre toute nue :
Surtout si ce gant-là
Fut trouvé dans la rue
Où quelqu'un le jetta
De son mouvement propre,
Comme on jette une chose inutile et malpropre.

—o—

J'ai connu dans mon jeune temps
Bien des petits gars d'habitants,
Sans me compter. Cette jeunesse
Allait dévotement,
Le Dimanche, à la messe,
Et savez-vous comment ?

(2) Le Prince de Galles.

57975

L'un mettait la botte à son père
A son pied droit,
Quand son pied gauche avait la bottine à sa mère.
L'autre, fier comme un Roi,
—Qu'il fit chaud ou fit froid—
Trottinait les pieds nus, les deux mains dans ses po-
[ches.
Maint autre avait la tuque à quelqu'un de ses proches.

—o—

Un jour—dans le cœur de l'été.
Lorsque la chaleur est bien vive—
Maman orna mon front de chérubin crotté
De sa caline en coton ouatté
De grandeur excessive.

—o—

Tous ceux qui me voyaient,
Sans exception, disaient :
" La créature chétive ! "
Et plus d'un ignorait,
Tant j'étais drôlement fait
En habits du dimanche,
(Notez que mon gilet
N'avait collet ni manche,
Vu que c'était le corset
De tous les jours de ma grande sœur Blanche,)
Plus d'un, dis-je, ignorait
De quel sexe était
Le gamin ou la gamine
Ayant si piteuse mine.
Chacun conjecturait et nul ne résolvait.

—o—

Mais mon sexe et mon nez étaient bien connaissables,
Les jours ouvrables.
On ne me tenait pas nu, comme on peint l'Amour
Ou bien les petits anges,
Car j'avais un habit coupé dans de vieux langes

Qui me cachait le tour
Du cou, les reins et l'épaule,
Et pas un côté de plus.

—o—

D'abord ça parut drôle
Un pareil us.
Mais à force
De voir ma cuisse avec ma jambe torse,
Mes petits pieds et mes petits genoux
Que ma mère traitait de " chers petits bijoux "
On finit bientôt par s'y faire.
D'ailleurs, chez mon père
On ne voyait ni Dame ni Monsieur,
La semaine ;
Et, s'il fallait tout dire à la rigueur,
Je serais bien en peine
De me rappeler le nom
Du seul homme de renom
(Un vieux Maître d'école
Esprit faux, tête folle,)
Qu'un dimanche, durant quatre cents mois,
Nous vîmes, une seule fois.

—o—

Mon papa n'avait pas de dette,
Chose assez rare : aussi ni le calendrier,
Ni l'almanach, ni la gazette,
Ni le moindre chiffon de papier
N'eut osé paraitre
Chez nous.
Pére n'eut pas été maitre
De son courroux.
Mais ma mère—peut-être—
Dont le tempérament est pacifique et doux,
Aurait laissé faire....
Cette bonne chère mère
Qui m'appelait son amour
Et me battait, au moins, dix fois par jour.

Un coup n'attendait pas l'autre,
Tape au chignon,
Tape à la joue et tape au front,
Et partout, quand le chérubin se vautre
Dans la boue et l'apporte à la maison.

—o—

Et le maître d'école ?
—Il était d'une gaité folle,
En train.
Mon Dieu ! qu'il était drôle !....
Même un peu libertin,
Car il aimait la faribole.
Je l'ai surpris, un matin,
Lutinant de la main
Les cheveux en désordre
De Nanette Carillon
Dont la réputation
Et les mœurs n'étaient pas absolument dans l'ordre

—o—

Ceux qui ne seraient pas familiers avec les petits poèmes en vers d'inégale longueur n'ont qu'à consulter les Fables de La Fontaine.

C'est promettre beaucoup mais qu'en sort-il souvent
—du vent....

Pas des leçons du Maître, mais de la montagne et mal d'enfant.

En lisant et relisant les Maîtres, je me suis convaincu d'une chose—c'est qu'un vers est un vers, s'il n'a pas plus que 12 syllabes, ni moins qu'une—

CENTAIN.

Une manière d'Epigraphe

C'est pénible qu'il faille user de paraboles,
A ma langue craintive arracher les paroles.
—Que craint-il, dira-t on ?—Si je vous disais quoi,
La bête mangerait mon fils, ma fille et moi—

—o—

A
Monsieur L. H. Fréchette—à propos de " La voix d'un exilé."

—o—

Oiseaux du Canada—presque du même nid,
Toi rossignol charmant, et moi pie ennuyeuse,
Mais élevés tous deux sous le regard béni
Et les tendres baisers d'une mère pieuse,
Dont on aima le toit de chaume ou de granit,
Que divers sont les chants, que nous dicte la Muse
Fille de Mnémosyne et du plus grand des dieux.

—o—

La lyre a des accords toujours mélodieux.
Elle ne souffre pas que les doigts de Méduse
Viennent pincer la corde où dorment les doux sons
Qui s'éveillant, feront que Roi, filles, garçons
Egalement émus—l'un dans la haute sphère
Où le ciel l'a fait naître et les autres moins haut—
Aient un cri d'espérance, un chant, une prière
Que l'ange portera jusqu'aux pieds du Très-Haut.
Le Roi sera meilleur, et ses sujets fidèles
De toutes les vertus deviendront les modèles.

—o—

Ah ! que le chant sacré du Barde n'aille pas
Fouiller ni remuer la fange et ses ordures,

Il n'en recueillerait que boue et pourritures,
Des regrets, plein son cœur, et le remords—hélas !
L'âme chaste du Barde évite les souillures.

—o—

Aux Saints du jours, il dit la dure vérité,
Gardant pour le prochain la douce charité.
Il est des souvenirs dont le poids lourd accable,
De ces moments d'angoisse où l'on se sent mourir
Alors, ô mon poëte, il faut laisser dormir,
De son divin sommeil l'instrument adorable,
Et pour chanter, attendre un moment favorable.
Et si le sort voulut qu'un jour on succombât,
On peut se relever ; c'est le droit du poëte
Plus qu'à tous. Si Jésus, portant sa croix, tomba,
C'était pour nous montrer qu'on peut lever la tête
Après qu'on a faibli, si l'on est repentant.
Mais nous savons que lui, Christ, était innocent,
Qu'il souffrit tant que pour mieux payer notre dette.

—o—

Tu te plains de l'exil ! Qui t'y retient, dis-moi ?
Est-ce quelqu'un parmi les Ministres du Roi ?
Est-ce un autre, est-ce moi qui t'aime et qui t'admi-
[re
Même lorsque ton chant pouvait un peu mieux dire ?
.....
Après tout, qui n'a pas parlé mal, une fois,
Des meilleurs citoyens et même un peu des Rois.
C'est un mal inhérent à la nature humaine.
Moi-même j'ai péché contre ma souveraine,
Dans un temps qui pourrait s'appeler " autrefois."

—o—

Reviens, je t'en conjure aux champs qui t'ont vu
naitre.
Nous serons bien heureux de te revoir encor.
Nulle part qu'au Pays on fait des rêves d'or :
Qu'on a de joie à voir la maison de l'ancêtre.

Mais—pour l'amour de Dieu—que le pays entier
Qui doit tant de progrès à Sir G. E. Cartier
Apprenne par ta bouche, en un chant magnifique,
Ce que Sir George a fait de grand, de beau, de bon,
Depuis tantôt quinze ans, pour notre nation.
C'est un homme de cœur et ferme en politique,
Tenant à ses amis plus que le fer au bois,
Les aimant tous ensemble et beaucoup à la fois.
Il ne recule pas parce qu'il sait combattre ;
Et si quelqu'un l'insulte, il sait aussi se battre.

—o—

Tous nos hommes d'Etat, qu'ils soient Rouges ou [Bleus,
Doivent avoir de nous un support généreux.

—o—

Do-Ri-On, ton chéri—le mien aussi peut-être—
A tenu dans ses mains les rênes de l'Etat.
Il a fourbi son arme et livré son combat.
Mais dans le champ d'épreuve est-il resté le maître ?

—o—

Un Ministre ne peut faire, autant qu'il lui plaît,
Tout le bien désirable auquel Dieu l'appelait.
Car sur sa voie il a plus d'un millier d'obstacles
Qu'il ne peut vaincre, à moins de faire des miracles...
Des miracles ? ... à qui pouvons-nous demander
D'en faire maintenant que la foi vive est morte
Ou se meurt, cette foi qui pouvait commander
A la montagne et dire : " allez ailleurs, en sorte
Qu'où je vous vois, surgisse un lac au lit profond
Si profond que nul œil n'en pourra voir le fond."

—o—

La foi, Barde chéri, qu'est-elle devenue ?
N'étant plus dans le monde, est-elle dans la nue
Prête à prendre son vol vers le ciel, son séjour
Primitif ? Ou va-t-elle, avant peu, redescendre
Nous embraser au point de nous réduire en cendre
Et de notre fumier faire jaillir l'amour

Et sa sœur l'Espérance ? Ah ! ces vertus divines
N'habitent parmi nous qu'à l'état de doctrines.
Qu'ils sont rares, Seigneur ! ceux qui leur font la [cour.

—o—

Ceux qu'on disait meilleurs sont devenus les pires.
Je trembie quand je songe au bonheur des Empires,
Où grouille le troupeau des sorciers malfaisants (1)
Tendant la main pour qu'on y jette des présents
Et disant : nous n'aurons de dévouements sublimes
Qu'à la condition d'avoir les fortes primes.

---

(1) Les Ultramontains cléricaux—pire engeance. Ah ! si je les tenais tous dans ma main, que je les réduirais vite en marmelade—

—Vous les tueriez donc ?

—Pourquoi pas, puisqu'ils assassinent. à toute heure, notre esprit et qu'ils ont tué notre Seigneur Jésus-Christ ?

—Mais ils n'étaient pas nés alors.—

—Ce sont donc leurs pères ou quelques-uns des leurs, comme dirait le bon La Fontaine. Eh ! bien, en payant pour les autres, ils acquitteront leurs propres dettes.—C'est le sort des héritiers qui n'ont pas le bénifice de l'Inventaire.

—Vous êtes donc un homme sanguinaire

—Je vous jure que je ne puis voir souffrir un poulet sans me sentir le cœur serré.

—Et vous tueriez les ultramontains, qui sont des hommes faits de chair et d'os comme nous,....et en soutane encore ?

Oui ! oui ! oui ! vous dis-je ; oui ! encore et toujours !.....mais auparavant, je les prierai, les supplierai de se convertir, afin qu'ils vivent et jouissent, comme nous, des bienfaits de la Création.

Mais vous verrez que les entêtés ne se convertiront pas—Que nous sommes à plaindre, pauvres

Mais nos maux sont pas dus qu'à la faute d'autrui
Et chacun de nous peut se frapper la poitrine
Devant celui pour qui la plus épaisse nuit
Est transparente, autant qu'une gaze très fine.

—o—

O Poëte, reviens, reviens donc parmi nous.
Tu seras le plus beau, le plus grand entre tous,
Car le ciel bienfaisant t'a donné, jeune encore,
Un talent précieux qui t'élève et t'honore.
Ta voix harmonieuse au monde redira
Que le pays grandit, et bientôt brillera !

---

laïcs !....N'avoir pas d'autre alternative que celle d'être victimes ou bourreaux. O Jésus toi que j'aime, ne me dis-tu pas, souffre !....c'est mieux !.... Crois, leur tour viendra de pleurer, j'arrive....

Que vous êtes en retard, Seigneur !

TRICENTAIN PROPHETIQUE.

Hymne universel dont on pourrait faire, au besoin, un chant de la confédération Canadienne.

Refrain.

O Canada, mon pays, mes amours,
Ta jeune fille,
Sous sa mantille,
Est si gentille
Qu'elle charme les tigres et les ours.
Oeil qui brille
Et pétille
Et scintille
Comme une étoile aux cieux
L'a faite belle
Ta demoiselle,
Belle à tenter les dieux !

—o—

Commencement de l'Ere Chrétienne.

I

Jésus, le doux agneau,
Vient de naître à la crèche.
Quoique pauvre, il est beau.
Qui ne l'aime pas, pêche.
O Canada &c.

—o—

Sur le sable des mers
Quand Jean vint à paraître,
Il sortait des déserts
Pour annoncer un maître.
O Canada &c.

Plusieurs disant : l'es-tu ?
Jean répondait sans feinte :
Précédant la Vertu,
Je suis saisi de crainte.
O Canada &c.

—o—

Devant le Désiré
Aussi nommé le Verbe
—Etre auguste et sacré—
Je ne suis qu'un brin d'herbe.
O Canada &c.

—o—

Toutes les nations
En Jésus voudront croire,
Car les Religions
Du jour en font accroire.
O Canada &c.

—o—

Les peuples aux abois
Opprimés par les prêtres, (1)
Négligés par les Rois
Ne sont qu'un amas d'êtres
O Canada &c.

—o—

Obscurs, dégradés, vils
Que le Roi des Royaumes
Tirera des chenils
Pour en faire des hommes.
O Canada &c.

—o—

Les peuples si nombreux
Le seront d'avantage
Et le Dieu des Hébreux
Aura seul leur hommage
O Canada &c.

Je les baptiserai
Au nom divin du Père,
Du Fils, du nœud sacré
Qui les fait UN—mystère !
O Canada &c.

—o—

Fut-il pire qu'un chien,
L'homme, après le Baptême,
—Blanc— ne craindra plus rien
Du terrible Anathême.
O Canada &c.

—o—

Voilà comme parlait
Le Precurseur—Prophète.
Plus d'un qui l'entendait
—Doutant—branlait la tête.
O Canada &c.

—o—

C'est qu'alors il faisait
Une longue nuit noire
Et le jour—court—était
Sombre à faire décroire.
O Canada &c.

—o—

Partout on ne voyait
Que Divinité fausse ;
Et l'homme descendait
Comme un chien dans la fosse,
O Canada &c.

—o—

Car les bons dieux du jour
Commandaient les luxures
Et défendaient l'amour
Saint à leurs créatures.
O Canada &c.

L'Ere d'aujourd'hui.

———

II

O Canadiens français,
Canadiennes anglaises,
Vous Canadiens anglais,
Canadiennes françaises,
O Canada &c.

—o—

Aimez dans le Seigneur,
Aimez-vous tous ensemble.
C'est pour votre bonheur
Que le ciel vous rassemble.
O Canada &c.

—o—

Ma Josephte à l'œil doux,
Mets-toi donc à ton aise
Et choisis ton époux
Parmi la race anglaise.
O Canada &c.

—o—

Regarde parmi nous,
O fière et blonde anglaise
Et vois à tes genoux
Qui t'aime plus....que seize.
O Canada &c..

—o—

Ce que je dis ici,
A l'Indien imberbe
Je le répète aussi.
Cheveux noués en gerbe,
O Canada &c.

O superbes chinois,
Trouvez donc qui vous prenne
(Pour nos sœurs qu'elle croix !)
Dans la famille humaine.
O Canada &c.

—o—

Cette communion
Dans le saint mariage
Fera la nation
Grande, robuste et sage.
O Canada &c.

—o—

D'un coup elle rompra
Les anneaux de la chaine
Que le diable riva
Avec l'horrible haine :
O Canada &c.

—o—

Haine du nom anglais
Pour la France si bonne,
Haine du nom français
Pour la race Bretonne.
O Canada &c.

—o—

Disparaissez, démons,
Rentrez dans vos enceintes,
Laissez les nations
Se lier d'amours saintes.
O Canada &c.

—o—

Voyez-vous le serpent (2)
Ecrasé par Marie ?
Comme il a l'œil ardent,
Comme il est en furie !
O Canada &c.

Du haut du Vatican
Il souffle sur le Pape
L'exhorte au mal, disant :
Sur tes chers agneaux frappe !
O Canada &c.

—o—

Chauffe ton fer à blanc,
Fourbis l'arme acérée,
Et darde dans le flanc
Ta brebis égarée.
O Canada &c.

—o—

Mais il n'écoute pas,
Lui, le divin Pontife,
Car il se dit tout bas :
Puis-je imiter Caïphe ?
O Canada &c.

—o—

D'ailleurs Jésus viendrait,
Si je prêtais l'oreille
Au conseil indiscret,
—Car jamais il sommeille—
O Canada &c.

—o—

Et dirait : le troupeau
Commis à ta prudence
Est mort sous le couteau
Et demande vengeance.
O Canada &c.

—o—

Où me cacher alors,
Que dire et que répondre ?
Montrer mes agneaux morts,
Est-ce assez me confondre ?
O Canada &c.

Le feu de son regard
Fait déjà que je tremble
Si je ne montre à part,
Chacun—et tous ensemble.
O Canada &c.

—o—

J'aime et point ne tuerai
Ma brebis blanche ou rousse,
Mais je l'appellerai
De ma voix la plus douce.
O Canada &c.

—o—

Mon troupeau m'entendra,
A force que je l'aime.
J'en suis sûr, il viendra
Au bercail de lui-même.
O Canada &c.

—o—

Ainsi dirait Jésus,
Le bon pasteur des âmes
Qui lave les perdus
Dans l'amour et ses flammes.
O Canada &c.

—o—

Le Seigneur, Tout-Puissant,
Me couvrant de son ombre,
Saura mettre à néant
Mes ennemis sans nombre.
O Canada &c.

—o—

Et lui qui voit mon deuil
Et pencher ma couronne
Dissipera l'écueil
Qui gronde sous mon trône.
O Canada &c.

En danger de périr,
Notre barque l'omaine
Verra vite accourir
Les anges, par centaine.
O Canada &c.

—o—

Plus d'argent, de soldat !
Mais je veux vos prières
Dans mon rude combat,
O mes fils et mes frères !
O Canada &c.

—o—

Plus d'argent, de soldat !
Donnez votre or, vous dis-je,
Au premier paria
Que la misère afflige.
O Canada &c.

—o—

Retournez au pays,
Mes bien-aimés zouaves.
Allez ! je vous bénis,
Car vous êtes des braves.
O Canada &c.

—o—

L'enfant ne peut toujours
Etre au sein de sa mère,
Ni couler tous ses jours
Auprès de son cher père.
O Canada &c.

—o—

Il est un temps, vraiment,
Ou l'enfant devient homme
Et ne dit plus " *Maman* "
S'il est vrai gentil-homme.
O Canada &c.

Tous mes enfants—Les Rois—
Ont grandi. J'abandonne
Prés, troupeaux, moissons, bois
Que de bon cœur je donne.
O Canada &c.

—o—

Qu'ils paissent ma brebis
Avec son agneau tendre,
Afin qu'au Paradis
Ils puissent me les rendre.
O Canada &c.

—o—

Plus de dix-huit cents ans
Ont fait ma tête, blanche.
J'ai bien rempli le temps
Et sans que mon front penche.
O Canada &c.

—o—

Au lieu d'un Pape—Roi,
Vous aurez un Roi—Pape.
Observez bien sa loi
Pour que jamais il frappe.
O Canada &c.

—o—

Les Républiques vont
En Royautés se fondre.
Partout des Rois ; c'est bon !....
Qu'avez-vous à répondre ?
O Canada &c.

—o—

C'est ainsi que parlait
Le dernier Pape ; Pie.
Au nord, au sud, à l'Est
La terre était ravie.
O Canada &c.

Gloria *Pio—Nono*,
Gloire au très-saint Pontife
Qui dit : honte au bourreau,
Au Grand-Prêtre Caïphe.
O Canada &c.

III

Le Seigneur entendit
Ces touchantes paroles.
Il vint à terre et dit,
Grave et sans paraboles :
O Canada &c.

—o—

Aimez-moi, nations
De toutes les contrées.
De vos afflictions
Je vous ai délivrées.
O Canada &c.

—o—

Je prends le Pape—Roi
Et vous donne un Roi—Pape.
Observez bien sa loi
Pour que jamais il frappe.
O Canada &c.

—o—

Mais si le Roi, jamais,
Cessant d'être un bon père,
Redevenait mauvais
Qu'il craigne ma colère !
O Canada &c.

—o—

C'est une énormité
Aujourd'hui de prétendre
Que toute autorité
N'est que poussière ou cendre,
O Canada &c.

Si le cachet Romain
Ne l'a sanctionnée.
Cette erreur, pour certain,
Est plus que surannée.
O Canada &c.

—o—

Ici, là-bas, ailleurs
La vérité rayonne.
Aux Prelats, vos seigneurs,
Mon saint Esprit la donne.
O Canada &c

—o—

Qui sauve ? c'est la Foi
Avec les œuvres saintes.
Qui pratique ma loi
Vivra, mourra sans crainte.
O Canada &c.

—o—

Dès le commencement
St. Paul reprenait Pierre.
Il parlait hardiment;
Et ne s'occupait guère
O Canada &c.

—o—

Que Pierre à son avis
Consentît de se rendre.
Le monde était surpris
Et content de l'entendre.
O Canada &c.

—o—

Tu ne marches pas droit,
Dit Paul, un jour, à Pierre.
Faire autrement qu'on croit,
C'est nier la lumière.
O Canada &c.

Il s'agissait, je croi,
D'ordonnance biblique
Que le Juif—fort adroit—
Très sottement pratique.
O Canada &c.

—o—

J'ai fait le corps d'abord
Sans rayons et sans flammes,
Mais il éclipsa l'or
Dès que j'y mis une âme,
O Canada &c.

—o—

Afin qu'on m'adorât
Du soir jusqu'à l'aurore
Et qu'on me célébrât,
Après la mort encore.
O Canada &c.

—o—

Donc, le corps vient avant
Sur votre pauvre terre,
Mais non pas tellement
Que l'âme soit derrière.
O Canada &c.

—o—

Des deux, je n'ai fait qu'un,
Mêlant matière et flamme.
Soignez le plus commun,
Je prendrai soin de l'âme.
O Canada &c.

—o—

Cette âme étant à moi,
Et la matière encore,
J'en fais gardien le Roi
Et je veux qu'on l'honore,
O Canada &c.

Comme représentant
Ma divine sagesse.
Il sera votre amant,
Vous serez sa maîtresse.
O Canada &c.

—o—

Du ciel, je bénirai
Cette sainte alliance
Et je m'en souviendrai :
C'est moi qui vous fiance.
O Canada &c.

—o—

Rois, paissez ma brebis
Avec son agneau tendre,
Afin qu'en paradis
Vous puissiez me les rendre.
O Canada &c.

—o—

Un chef ne suffit plus
Pour toute ma famille.
Plus je lui fais l'élus,
Plus je la vois qui brille.
O Canada &c.

—o—

Cieux, terre, alleluia !
Chantaient toutes les bouches.
Cieux, terre, alleluia !
Plus de sbires farouches !
O Canada &c.

---

(1) L'histoire *a des rigueurs à nulle autre pareille*

Chrétiens de toute dénomination—vous surtout Bleus et Rouges—embrassez-vous donc, ou seulement donnez-vous la main, et nous verions de suite la grande Bête de l'Apocalypse (l'ultramontanisme) fuir si vite et si loin que nous ne la reverrons jamais

Que je crains d'être la voix qni prêche dans le désert !.... Mais n'importe, si quelqu'un de vous est jaloux de mon sort, qu'il entreprenne donc de souffrir ce que j'ai souffert, ce que je souffre et ce que l'Esprit me dit que j'aurai à souffrir encore de la part de ceux qui, mille fois moins bons citoyens que moi, me traitent constamment de méchant et d'impie, parce qué je me refuse à croire des choses impossibles—

> " *Mieux vaut cent fois, la mort*
> *Qu'un si pénible sort !* "

(Ces deux vers ne sont pas de moi—)

Mais dites-donc,—nos amis—les ennemis—les anglais—ne pourriez-vous pas nous prêter un petit coup d'épaule, pour nous aider à sortir de l'ornière ?

---

(2) Sous la forme de Monsieur Louis Veuillot que j'aime et déteste souverainement—

—Comment cela ?

Eh ! mon Dieu ! c'est tout simple. Je l'aime à cause de son génie, et je le déteste parce qu'il met son talent au service d'une mauvaise cause, celle de l'ultramontanisme.

Avez-vous lu ou su comme Monsieur le curé de C... après Monseigneur l'Evêque Maret, lui dit son fait ?

Pourquoi donc est-ce qu'on n'en a pas,—nous autres,—de ces curés—là ?

—Mais, nous en avons plusieurs.

C'est vrai, mais en si petit nombre qu'on peut déplorer encore d'y joindre M. le curé de C.... et surtout Monseigneur Maret—ce n'est pas lui qui ferait descendre un Buffle d'une montagne quelconque à propos d'une grande Duchesse ou d'une belle Hélène.

La femme en prière.

O Lia, quand tu prie à genoux, dans le temple,
Tout radieux, ton ange est là qui te contemple !
De ta prière ardente il extrait l'encens pur
Pour le porter à Dieu sur son aile d'azur.
Le brillant chérubin vêt sa robe de soie,
Descend, te baise au front et tressaille de joie !
Oh ! dans son doux baiser vois-tu les cieux ouverts,
La Majesté du Dieu tout brillant de lumière
Dont l'éclat éblouit comme un coup de tonnerre
Qu'ont précédé soudain de foudroyants éclairs ?
Les Prophètes assis sur des trônes d'ivoire,
Et la Vierge Marie, ou le Christ dans sa gloire ?
De l'ange ivre d'amour entends tu les concerts ?
Du sublime Hosanna la divine harmonie,
Le son des harpes d'or si plein de mélodie ?
Quel prodige ravit ton âme en ce moment ?
Dans les bras de l'agneau, jouis-tu pleinement ?
Oh ! sur la lyre d'or raconte nous ces choses :
Les baisers enivrants, les douceurs de l'Agneau,
Le chant du Séraphin, son cantique si beau,
Et son souffle plus pur que le parfum des roses,
L'ivresse des élus, les délices des saints,
La trompette sonnant l'appel des chérubins
Qui veillent nuit et jour, aux portes éternelles,
Et quand parait l'Agneau se couvrent de leurs ailes
St. Jean a t-il dit vrai ? Ce séjour enchanté,
Quoique privé de lampe, est-il plein de clarté ?
Vois-tu de toute part briller le cyroprase,
Le jaspe, le béryl et l'or et la topase ?
Des chapiteaux d'ébène ou l'ivoire inscruté,
Fait ressortir l'éclat de la sainte Cité ?
Des guirlandes de fleurs, des arches triomphales
Pavoisant des sentiers de rubis et d'opales ?
—Vois-tu sur chaque mur un nom d'apôtre écrit
Tel que Jean le Prophète, autrefois nous l'a dit ?

Et l'Eden, émaillé de fleurs fraiches écloses,
Attend-il pour briller le retour du printemps ?
Voit-on là l'Aquilon l'hiver et les autans
Flétrir l'éclat du lis et l'incarnat des roses ?
Oh ! non, car Jéhovah de son souffle divin
Epure toute chose et lui donne la vie.
On n'y voit pas de nuit, et l'éclat du matin
Brille éternellement sur la ville bénie.

—o—

La prière du cœur est un ravissement
Ou l'âme vers le ciel prend un élan sublime.
C'est la source d'eau vive ou puise abondamment
Le pécheur repentant qui s'éloigne du crime.
Oui, la prière énivre, elle ravit au ciel,
Au fruit le plus amer donne le goût du miel.
Elle plonge notre âme en une douce extase
Où le cœur énivré déborde comme un vase
Où la liqueur qui bout, en flots d'argent se tord
Sous une blanche écume où brillent des grains d'or

—o—

Hâtons-nous donc, prions. La prière a des ailes
Pour élever à Dieu ses serviteurs fidèles.
Qu'il me tarde de voir arriver le beau jour
Où nous serons tous deux anges brûlants d'amour !
Viens ! Lia, ma prière à ta prière unie
Montera jusqu'à Dieu par la Vierge Marie....
Viens ! quand je te vois, femme, à genoux, au saint
[lieu
Réciter la prière où tu parles à Dieu,
Je sens brûler mon front sous un rayon de flamme
Qui, s'échappant de toi, vient embraser mon âme.
Je m'agenouille alors et, priant avec toi,
Je vois l'ange du ciel descendre jusqu'à moi.

—o—

Que son sourire est doux ! comme à travers un voile
J'ai vu son œil briller comme une blonde étoile,
Son haleine exhalait le doux parfums des fleurs
Et ses lèvres brillaient des plus vives couleurs.

L'éclat éblouissant de ses noires prunelles
Me fesait voir dans l'air des gerbes d'étincelles.
Pour bien le voir, mon œil n'était pas assez pur,
Mais j'ai vu qu'il portait comme un croissant d'azur.
Sa face paraissait rayonnante de gloire
Et ses doigts ressemblaient à des touches d'ivoire.
Son pied rasait la terre et ne la touchait pas.
J'ai vu des galons d'or qui ceinturaient ses bras.
Ses blonds cheveux tombaient en boucles ondoyantes
Et reflétait l'azur de perles éclatantes.
Sa tunique de pourpre, agrafant au genou,
Laissait à découvert l'albatre de son cou.
On chercherait en vain, de l'un à l'autre pôle,
Un diamant brillant comme sa blanche épaule ;
Et son aile, étendue en forme déventail,
Miroitait le Saphir, le jaspe et le corail.
Sa voix vibrait pareille aux cordes d'une lyre
Qu'on entend dans un rêve où notre âme en délire
Ouit des sons divins qui charment le sommeil
Et dont le souvenir laisse après le réveil
Une joie ineffable, impossible à décrire.

—o—

Pendant que j'admirais, par le charme entraîné,
D'un plaisir inconnu mon âme a frissonné !
Non, quand je le voudrais, je ne pourrais vous dire
Ce que j'ai goûté là d'énivrantes douceurs.
Comment les raconter ? J'étais dans le délire,
J'étais ivre de joie et je versais des pleurs.

—o—

Interrogez plutôt les esprits des Prophètes
Qui sont accoutumés à de pareilles fêtes.
Ils vous diront sans doute, en des termes touchants,
Les merveilles du ciel qui célèbrent leurs chants.
Heureux si vous pouvez, sans avoir le vertige,
Savourer les douceurs d'un semblable prodige.

—o—

Lia, ma bien bien-aimée, il se fait tard, venez,
Prions encor ; demain nous serons couronnés.

Nous nous réunirons pour chanter les louanges
Du Dieu bon dont la main a couronné les anges.

—o—

Il ne sera plus là qu'un seul unique époux.
Cet époux est l'Agneau : sa fiancée est belle,
Le cortège est brillant, et la noce éternelle.
Lia, tu m'y verras soumis, humble, à genoux
Comme toi rayonnant d'une gloire immortelle,
Contempler Jésus-Christ et....ton œil bleu si doux !
Et Dieu qui nous verra, sans en être jaloux
Souriant, nous dira : venez, enfants que j'aime,
Soyez bénis ! venez, je suis le bien suprême.
A l'ombre de mon aile, enivrez-vous d'amour,
—Aliment qui fait vivre au céleste séjour—
De cet amour si pur que ma présence donne
Et qui, tel qu'une perle, au front des saints rayonne.
Aimez-vous, aimez-moi jouissez ! c'est mon jour.
Jour de bonheur qui luit du soir jusqu'à l'aurore
Et de l'aurore au soir vous éblouit encore.
Quand des siècles sans fin, par cent milliards comp-
[tés,
Acheveraient, après cent mille éternités,
Comptant vos souvenirs, sûrs de votre mémoire
Vous diriez—notre Dieu vient d'entrer dans sa gloi-
[re.
Une heure de mon règne est une éternité
Et l'éternité passe avec rapidité
Courant avec ardeur dedans le vide immense
Sans jamais ralentir son cours précipité.
Mais l'œil qui la conduit la regarde en silence
Hater son vol rapide au terme qui la fuit
Sur les ailes du temps qui s'écoule sans bruit.
Sa course infatigable affronte les orages
Et n'aura pas fini quand finiront les âges,
Les mondes que ma main fit sortir du néant,
Les habitants nombreux qui peuplent l'océan,
Les globes, les soleils, le ciel, la terre et l'onde,
Quand finiront enfin toutes choses au monde,

Son travail incessant qui n'a pas commencé
Pas plus que l'avenir ne compte le passé.
Dans les temps écoulés, dans les âges qui naissent,
Toujours dans le présent mes élus me connaissent.
De mes charmes épris, ils m'aimeront toujours,
Car je suis le principe et la fin des amours.
Le siècle qui succède au siècle qui s'efface
Ne les changera pas, car Dieu reste à sa place.

—o—

Venez, enfants. mon nom guérit toute douleur.
Enfin, soyez heureux de me voir face à face,
Un temps, des temps, toujours ! Ce mot porte bonheur.
Eternité, va ! j'ai mes enfans dans mon cœur.

Je crois sincèrement qu'en dépit des Ultramontains, j'irai en Paradis.

Que je leur y ferai un joli pied de-nez !

—Mais vous ne les verrez pas là.

Ou seront-ils donc ?

—Dans... dans... vous savez ce lieu où l'on dit qu'il fait si chaud... Rien que d'y penser, tout mon être se grésille !...

Bon ! c'est justement dans cet endroit qu'ils disent que j'irai.

Puisqu'ils m'ont souhaité,
Dans ce dernier Eté,
D'aller dans la Géhenne,
—Autant qu'il m'en souvienne—
Que tous ces calottins
Soient, par les diablotins,
Piqués, mordus sans cesse.
Qu'ils deviennent plus noirs
Que n'est une négresse :
Qu'ils aient des désespoirs
Plus profonds que l'abime
Où Dieu punit le crime.

Puisque la charité,
Divine et sainte flamme,
Ne dit rien à leur âme
Et n'a jamais été
Qu'une frivolité
Pour eux : puisqu'ils souhaitent
Que les diables maltraitent
Tous les libres penseurs,
Je ris de leurs malheurs.

—o—

—Cher Thomas, votre haine
Atroce me fait peine—

—o—

Alors, convertissez,
Fondez ces cœurs glacés
—Il en est temps encore—
Et le Dieu que j'adore
Bien sûr, pardonnera
Et les invitera
A la Noce Eternelle
Qui, dit-on, sera belle.
Mais je ne voudrais pas
Que l'on m'obligeât d'être,
A ce charmant repas,
Tout a côté d'un Prêtre
Ultramontain. La con—
Con—con—confusion
—Excusez, je bégaye—
Me ferait crier, aïe !
L'*huile de la Pitié*
Rougeâtre, blanche, ou noire,
Ainsi que l'*art de croire*
De force ou d'amitié
Seraient peu notre affaire,
Car ce serait la guerre.
Que l'on nous place donc
A table, de façon

Qu'une face hypocrite
Lavée à l'eau bénite
Ne trouble mon repos ;
Car son regard oblique
Ferait un hérétique
Dans la mœlle des os,
— Du meilleur catholique

—o—

Le monde sera-t-il
Toujours si peu gentil
Que de leur laisser faire
Argent de ci, de ça ?
Ah ! si Sancho Pança
Revenait sur la terre,
Ce brave, soyez sûrs,
Aidé du vaillant maître
Qui pourfendait les murs,
Ferait tôt disparaître
Ce qui nous déplaît tant.

—o—

Vendeur d'orviétan,
Grimacier, charlatan....
Mais il vaut mieux me taire !
Aussi bien mon libraire
Est en bas qui m'attend.

24 aout 1868

Tentative d'assassinat sur l'auguste personne de la Reine

VIOLOR

it-on pareille audace et vit-on pire horreur
ci, là-bas, ailleurs, n'importe où dans le monde ?
herchez dans tous les temps aussi lâche tueur
ouchant ou non de l'or pour sa besogne immonde.
uvrez l'enfer, entrez et voyez Orsini,
availlac, Brinvilliers, Berger, Milliani,
ls diront—et c'est vrai—respect, amour & crainte
uraient fondu nos cœurs d'airain devant la Sainte.

—o—

Voulez-vous savoir si le cœur humain est drôlement fait ? Voici.

Vers le 21 août dernier La *Minerve* faisait savoir que notre souveraine avait failli être assassinée, et moi qui lis ma vieille amie beaucoup plus que la Bible dont la lecture d'ailleurs est interdite aux catholiques, moi, dis-je, indigné d'une action si diabolique j'ai fait les vers que vous venez de lire et ils ont été publiés le 24 sur l'aimable *Gazette de Joliette*.—

Le lendemain, mon journal favori a fait *resavoir* que notre bien-aimée Reine n'avait *pas du tout* failli être assassinée.

Je vous le jure, un coup de foudre ne m'aurait pas plus saisi le cœur. C'est, voyez-vous, que je pensais au ridicule qui allait m'envelopper tout entier ; et de fait plusieurs ont ri de moi, moi présent ; et je crois qu'ils avaient un peu raison ; aussi ne leur en veux-je pas, mais ma bonne amie s'en souviendra, car c'est elle seule qui est satisfaite de mon avanie.

Oui, je le confesse : j'ai regretté un instant qu'il ne fut pas vrai que l'auguste et sainte femme eut couru un grand danger pour sa vie.

A quoi sert donc d'avoir un bon cœur ?

Je tâcherai d'expier ce mouvement d'orgueil. En attendant, je crois pouvoir vous dire que Dieu, si parfait, si puissant, si bon, ne pouvait jamais se donner un plus fier démenti qu'en me créant—Mais, sans doute qu'il s'est *redémenti* et rattrapé sur vous, chers lecteurs.

—o—

Sterne n'a-t-il pas dit : " l'homme est né pour être c...., tromper son père et être trompé par ses enfants ? "

Ce fin monsieur-là a du nécessairement ne parler que pour son pays. Donc, que son pays le juge.—

Moi je parlerai pour le mien et je dirai, avec plus de justesse et de vérité mais avec moins d'esprit peut-être.....

—Peut-être ?

Bon ! fâchez-vous maintenant pour l'ombre d'un doute, et interrompez-moi, à chaque instant pour que je ne dise pas toute ma pensée.

—Parlez.

Je dirai donc que le canadien français libre penseur (prendre le mot dans sa meilleur acception) est né pour être fouetté par ses père et mère jusques vers l'âge de dix ans : de dix à vingt ans, ou à peu près par les recteurs de collège, et, le reste de ses jours, *magané* (vilipendé) par le prêtre ultramontain.

C'est une grande vérité que je vous dis-là. Je la démontrerai amplement en temps et lieu, si on ne me laisse pas versifier en paix, les incidents ou plutôt les accidents de ma jeunesse.

A la grâce de Dieu !

Joliette 1863.

THOMAS.